

de France avait cédé leur pays au Roi d'Angleterre, les jeta dans de plus grandes allarmes; car il n'y a aucune Nation sauvage qui ne souffre impatiemment qu'on la regarde comme assujétie à quelque Puissance que ce soit: elle se dira bien son alliée, mais rien de plus. C'est pourquoi les Sauvages députèrent sur-le-champ quelques-uns des leurs vers M. le Marquis de Vaudreuil, Gouverneur général de la nouvelle France, pour s'informer s'il était vrai qu'en effet le Roi eût ainsi disposé d'un pays dont il n'était pas le maître. Il ne fut pas difficile de calmer leur inquiétude; on ne fit que leur expliquer les articles du traité d'Utrecht, qui concernent les Sauvages, et ils en parurent contents.

Vers ce temps-là, une vingtaine de Sauvages entrèrent dans une des habitations Anglaises, ou pour y trafiquer, ou pour s'y reposer. Il n'y avait que peu de temps qu'ils y étaient, lorsqu'ils virent la maison investie tout-à-coup par une troupe de près de 200 hommes armés. *Nous sommes morts*, cria l'un d'eux, *vendons cher notre vie*. Ils se préparaient déjà à se jeter sur cette troupe, lorsque les Anglais s'apercevant de leur résolution, et sachant d'ailleurs de quoi le Sauvage est capable dans les premiers accès de fureur, tâchèrent de les apaiser, en les assurant qu'on n'avait aucun mauvais dessein, et qu'on venait seulement inviter quelques-uns d'eux à se rendre à Boston pour y conférer avec le Gouverneur, sur les moyens d'entretenir la paix et la bonne intelligence qui devait régner entre les deux Nations. Les Sauvages, un peu trop crédules, députèrent quatre de leurs compatriotes, qui se rendirent à Boston; mais quand ils y furent arrivés, la conférence dont on les avait amusés, aboutit à les retenir prisonniers.